

LETTRE A MADEMOISELLE SOPHY GIAUQUE

Si une rencontre avec R. M. Rilke n'était pas tout simplement un de ces événements lumineux qui sont écrits dans le ciel des destinées, celle-ci fut, c'est certain, due à l'état de grâce du poète qui, devant les *Images* de Sophy Giauque, exposées pour lors à Berne, et dont quelques-unes partirent ensuite à Muzot, sut s'attacher à un art qui lui était proche, comme il le reconnaît dans la lettre suivante, écrite directement en français et que notre collaboratrice veut bien, avec le poème inédit qui la suit, confier à *Suisse Romande*.

Château de Muzot s/ Sierre (Valais).

ce 26 novembre 1925.

Chère Mademoiselle,

Qui me l'aurait dit à Berne qu'un jour je me trouverai à même de faire, chez moi et pour moi tout seul, dans ma vieille tour, une exposition de ces petites Œuvres; non, ce n'est point une exposition qu'elles forment autour de moi —, elles sont ici en visite et je continue avec mes préférées ce tendre dialogue, commencé à Berne et qui ne fut jamais, il me semble, tout à fait interrompu depuis. L'absence de ce très regretté « Poisson Rouge » fait que je me suis attaché davantage à d'autres, à la « Guitare », à ce délicieux « Etang bleu » et surtout à cet autre Pavillon (Novembre!); c'est celui-ci, avec son frère, le « Pavillon » (printanier, peut-être?) que je ne laisserai plus repartir quand le petit groupe d'images tout intérieures ira vous rejoindre. Quelle douce, quelle ineffable présence

que celle de cette imagerie concentrée: comme si, par une magie inattendue, on pouvait ouvrir le bouton d'une fleur ou même quelque grain d'une rare et antique semence pour y trouver, plié encore et avant toute conscience, l'avenir heureux de sa future floraison. Je vous ai dit, je crois, dans ma première lettre, qu'on peut lire dans ces pages pensivement illuminées comme dans la paume d'une main, je reviens encore, un peu malgré moi, vers une comparaison qui elle aussi suggère à ces petites choses magiques un contenu virtuellement promis. Il s'accomplit en elles un acte transformatif, les éléments d'un passé rêvé prennent une signification d'un avenir, rêvé aussi, mais sur un plan de plénitude où l'âme règne en souveraine et où la pauvre, la palpable réalisation ne joue plus aucun rôle. Le « Pavillon », « Novembre », « La Guitare » et « l'Etang bleu »: autant d'images complètes, chacune une pensée des yeux, préparée par d'innombrables circonstances antérieures et désormais apaisée, rentrée chez elle, broutant (dirais-je) sur la douceur de son pré une inépuisable pâture...

Il y aurait cent manières, certes, de se rapprocher de ce « quelque chose de plus » en dehors « de l'harmonie heureuse de lignes et de couleurs » que vous sentez vous-même et qui semble le secret de cette production personnelle. De tels secrets ne sont pas là pour être exprimés et expliqués, ils sont secrets de la façon la plus franche, comme on est chien et pomme; cela s'exerce, cela reste indiscutable. Mais il est permis de tourner autour de ce chien et quant à la pomme, les plus hardis et les distraits vont jusqu'à la manger. Ce secret sur ma langue me confie son goût très particulier: ce qui confère à vos petites images cette force de contenter et de remplir une lente attention, n'est-ce point votre puissance d'avoir pu placer ces détails dans un espace tout intérieur et imaginaire sans faire aucun emprunt auprès de l'espace réel qu'imitent toutes

les peintures (et d'ailleurs aussi tous les poèmes) incapables à se créer cet espace transposé, profond et intrinsèque... C'est là une des grandes questions de l'Art, de tous les arts (combien, par exemple, ça fait souffrir de voir parfois intercalé entre les tons d'une œuvre musicale un morceau de silence véritable, de silence profane, un vide trop « vrai », comme le vide d'un tiroir ou d'un porte-monnaie... Et dans la poésie: combien d'espace réel partout, entre les mots, entre les strophes, tout autour d'un poème; cette réussite rare et exquise qui consiste à placer une chose imaginaire dans un espace approprié, c'est-à-dire tout aussi intérieur, telle que vous la réalisez, me fait penser aux Haï-Kaï, ces minuscules unités poétiques, cultivées par les Japonais depuis le 15^{me} siècle. Jugez vous-même de cet art qu'on a appelé « un bref étonnement » fait cependant pour arrêter longtemps celui qui le rencontre.

Voici quelques-uns de ces légers poèmes:

N'était la voix
Le héron ne serait
Qu'une ligne de neige.

(Sokan, 1465-1554).

Le hibou
Est insensible à tout :
Il a sa figure de jour.

(Kaikyū).

Il a l'air tout fier
D'avoir vu le fond de l'eau
Le petit canard.

(Jôsô, 1663-1704).

Herbes mortes,
Le renard, facteur rural,
Est passé.

(Buson, 1716-1783.)

Un pétale tombé
 Remonte à sa branche :
 Ah, c'est un papillon !
 (*Arakida Moritake, 1472-1549.*)

Un temple de montagne.
 La cloche, au point du jour
 Disperse les corbeaux !
 (*Yokoi Yayû, 1702-1783.*)

De ma douche
 Où jeter l'eau bouillante ?
 Partout des cris d'insectes.
 (*Kikwan.*)

Seule, dans la chambre
 Où il n'y a plus personne,
 Une pivoine.
 (*Buson.*)

Et morte,
 On la revoit vivante,
 La pivoine.
 (*Buson.*)

Le froid du soir
 Est senti avant moi
 Par la corolle du lys.
 (*Ischû.*)

Au moindre vent
 Les feuilles tremblent :
 Jeune bambou.
 (*Ecole de Senryu.*)